

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



PLANTAZOIT LIOZIN

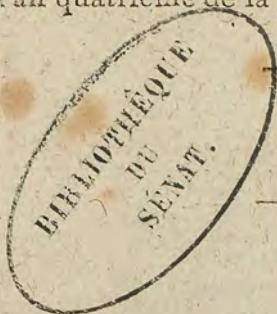
LIBRARY - BOSTON

LIBRARY - BOSTON

L E S
DEUX JOCRISSES,
O U
LE COMMERCE A L'EAU.
VAUDEVILLE
EN UN ACTE.

Du Citoyen A R M A N D - G O U F F É

Représentée pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre de la Cité-Variétés, le 13 nivôse,
l'an quatrième de la République française.



Bientôt nous vendrons au cours,
L'Europe et ses faubourgs,
Eu masse.

Les deux Jocrises, Scène III.

A P A R I S ,

Chez B A R B A , Libraire , au magasin des pièces
de théâtre , rue André-des-Arcs , n^o. 27.

L'AN QUATRIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES. ACTEURS.

JÉRÔME, parteur d'eau... Le citoyen Tiercelin

NANETTE, sa fille..... La citoyenne Julie Pariset.

JOCRISSE, cadet; commis-

sionnaire..... Le citoyen Raffille

JOCRISSE, aîné; agioteur... Le citoyen Frédérick.

La scène se passe dans la chambre rustique, demeure de Jérôme.

L E S
DEUX JOCRISSES,
O U
LE COMMERCE A L'EAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

J O C R I S S E , aîné , *seul.*

ENCORE une condition.... Vlà dieu merci deux maîtres que j'ai congédiés parce qu'ils étoient trop difficiles pour moi.... Oh ! mais j'en ai pris un autre , et je me vante que je n'ai pas perdu au change..... Nous faisons de superbes affaires..... Je vais avec lui toujours , et sans me fatiguer encore..... Nous parcourons les rues de Paris dans un bon cabriolet , où que nous esclaboussons maintenant ceux qui nous esclaboussaient autrefois. Je me suis laissé tenter par les principes de Monsieur Furet. Il me dit cent fois par jour :

Air : Jeunes filles , jeunes garçons.

Je ne vois plus qu'un bon moyen
De fuir la misère commune,
Aujourd'hui , pour faire fortune ,
La pudeur n'est utile à rien ;
Trop de vertu renverse
Le modeste indigent ;
Pour rouler sur l'argent ,
Il faut faire à présent ,
Le commerce. (bis.)

Tel me regarde avec mépris,
Qui trafique avec impudence,
Celui-ci de sa conscience,
Et cet autre de ses écrits :
Dans l'état qu'il exerce,
Chacun joue au plus fin,
L'orateur , l'écrivain,
Ont tous leur magasin
De commerce. (bis.)

Apparemment qu'il dit cela parce que le journal du soir coûte trois livres , à présent.... Il a raison ; aussi , pendant

qu'il alloit de son côté, j'ai eu la précaution d'aller du mien ; je ne m'en repends pas , témoin l'autre jour que j'ai gagné cent sols à la voisine d'au-dessous de nous sur une paire de souliers , que j'avois acheté rue Saint-Antoine , de maroquin rouge pour 60 liv. Sans faire semblant de rien : sans l'amour qui me fait perdre l'esprit , j'en aurois bien fait d'autres ; mais v'la que l'autre matin pour mon malheur , j'ai eû le bonheur de rencontrer les appas de la belle Nanette , la fille unique du père Jérôme notre porteur d'eau , si son père a un état ou s'il n'y a que de l'eau à boire , en revanche je ne suis pas calé , rien contre rien , comme on dit , ça fait une jolie doublure , c'est ce qu'il m'a fait prendre le stratagème de l'habit de mon maître pendant qu'il n'y étoit pas , pour venir de temps en temps faire des visites en cachette à fin de leur donner dans l'œil ; je tremblois dans le commencement que le porteur d'eau ne me reconnoissât , mais v'la pus de dix fois que j'reviens sans qu'il s'en doute , quoiqu'y m'parle chaque fois ; dam ! c'est qu'un habit vous change. Ah ! faut tout dire , on m'appelloit Jocrisse à la maison , mais c'est un nom qui ne donne pas assez de relief à mon costume ; et eux autres ici ne me connoissent que par un nom fait pour inspirer de la confiance aux gens de commerce ; dam ! c'est que c'est un beau nom que celui de Monsieur Duperron.

Air : Le bailli du hameau voisin.

Autrefois un homme d'esprit ,
 Je ne sais comment on le nomme,
 Nous disoit que par son habit,
 Le monde apprécioit un homme.
 On a vu le français,
 Pousser jusqu'à l'excès,
 Ce ridicule usage ;
 De grands noms , pris avec succès ,
 Obtenoient son hommage. *(ter.)*

Ça fait d'ailleurs que si je m'emplume , il me sera plus facile de renier toute la famille des Jocrisses ; sur-tout ce damné frère cadet que j'ai à Paris , je ne sais pas qu'eu métier y fait , mais je crains de le rencontrer à chaque pas que je fais devant mes yeux. Ah ! y s'ra resté pauvre s'tila , il est si bête qu'on disoit comme ça cheux nous , que l'aîné avoit tout l'esprit d'la famille. Chit , voilà l'objet du feu que j'adore.

SCÈNE II.

NANETTE, JOCRISSE, *ainé.*

NANETTE.

ENCORE c'timbécille cheux nous! et mon père qui n'y est pas.

JOCRISSE, *ainé.*

Permettez, belle dont auquel mon cœur est pénétré de vos appas.

NANETTE.

Monsieur, je vais chercher mon père.

JOCRISSE, *ainé.*

Air : *La plus belle promenade.*

Pourquoi donc, Mademoiselle,
Le prenez-vous sur ce ton?
Vous sied-t-il d'être cruelle,
Avec les gens du bon ton?
Seule ici, sans votre père,
Je vous trouve beaucoup mieux;
Ce n'est pas de lui, j'espère,
Que mon cœur est amoureux.

NANETTE.

Oh! je dis, Monsieur, que d's't'amour-là, sauf vot'respect, j'n'en trouvons ni la qualité, ni la quantité nécessaire, pour le payer de retour.

JOCRISSE, *ainé.*

Beauté cruelle, vous êtes trop bonne, mais je vous jure qu'il n'éprouvera jamais la baisse.

NANETTE.

Vous parlez d'amour, comme d'une marchandise qui se vend sur la place.

JOCRISSE, *ainé.*

(*à part.*) Elle a rudement d'esprit. (*haut.*) Tenez, Nanette, pour vous donner une marque d'mon amour, c'est que quand j'vous vois je n'ai pas pus d'esprit qu'une bête.

NANETTE.

Quoi que j'ne soyons pas ben maligne, j'croyons nous en être apperçue.

JOCRISSE, *ainé.*

Eh ben, puisque vous l'voyez, pourquoi différer d'avantage de tenir ma flamme dans l'suspends de l'inquiétude?

6 LES DEUX JOCRISSES,

N A N E T T E.

C'est que voyez-vous, dans ces choses-là, la prudence veut....

J O C R I S S E, *ainé.*

Parlez donc, veut.....

N A N E T T E.

Eh ben.... veut qu'une fille soit prudente.

J O C R I S S E, *ainé.*

Je ne peux certainement qu'approuver.... (*à part.*) Qu'est-ce que j'vas lui dire.

N A N E T T E.

(*à part.*) Qu'il m'impatiente! (*haut.*) D'ailleurs, j'avons un ch'père, à c'que j'crois.

J O C R I S S E, *ainé.*

Encore une fois ce n'est pas vot ch'père qui m'a, comme j'edis, inspire... là...

N A N E T T E.

Air : De vos bontés, de votre amour.

Lorsque vous m'offrez votre cœur,
N'attendez pas que je reclame,
Pour Nanette il est trop flatteur,
De s'être fait jour dans votre ame.
M'offrir votre ame et votre cœur,
Quel étonnement est le nôtre;
Je pensais qu'un agioteur
Ne possédoit ni l'un ni l'autre.

Mais, avant d'avoir mon cœur, il faut demander ma main à mon père.

J O C R I S S E, *ainé.*

A la bonne heure, mais je voulois avoir la certitude, Mamzelle, de votre ardeur, avant que d'entamer au vis-à-vis du papa Jérôme, la permission d'unir mon sort à votre main, et à présent que j'sais à quoi m'en tenir au su' et de la flamme qui vous possède à mon égard, qui vienne le ch'père; qui vienne, et vous verrez comme quoi j'vas m'y prendre pour..... vous verrez ça.

N A N E T T E, *à part.*

Qu'il attende deux jours seulement, et je pourrai lui chanter, attendez moi sous l'orme.....

J O C R I S S E, *ainé.*

Quoiqu' vous rabachez là toute seule. Ah ça.....

Air : Notre curé, notre vicaire.

C'est-il au papa, la belle,
Qu'il faut d'mander un baiser;
Ce prix d'une ardeur fidelle
Ne doit pas se refuser.
Je bénirois mon destin,
Si je pouvois ce matin,
Le tenir (*ter.*) de votre main. (*ter.*)

NANETTE, *lui donnant un soufflet.*

De ma main, t'nez v'là comme sont moulés les baisers
que Nanette donne avant l'mariage.

JOCRISSE, *ainé ; pleurant.*

Pardine !... de quelle espèce sont ceux que vous donnez
après.

(*On entend crier à l'eau.*)

NANETTE.

T'nez v'là mon père qui r'vint d'son négoce.

SCÈNE III.

Les précédens ; JÉRÔME.

JÉRÔME.

Ah ! v'là not originaux avec ma fille.

JOCRISSE, *ainé.*

Vous v'là père Jérôme, vous v'nez bien mal à propos
pour déranger une scène d'amour.

NANETTE.

Ah, ah, ah, s'il vent souvent d'pareilles faveurs....

JÉRÔME.

Voyons donc, quoique c'est ?

JOCRISSE, *ainé.*

J'vous dirons ça, mais en attendant, j'voudrions avoir
avec vous une séance entre quatre z'yeux pour parler d'affaires.

JÉRÔME.

Air : Du pot-au-lait versé par terre.

Si vous voulez que je réponde,
Expliquez-vous en raccourci ;
La rivière pour tout le monde,
Ne coule plus dans ce temps-ci,
Outre qu'il faut faire une lieue,
Pour aller d'ici jusqu'au port,
Pour y puiser il faut encore
Attendre son tour à la queue. *(bis.)*

JOCRISSE, *ainé.*

J'entends, eh bien rassurez-vous sur s'tartique-là : y s'agit
d'vot fortune.

JÉRÔME.

Si c'est par des moyens honnêtes, j'vverrons à voir
Nanette, laissez-nous.

JOCRISSE, *ainé.*

Mamzelle, c'est pas qu'vous soyez d'trop ici, mais j'serois
charmé de n'être qu'nous deux vot père.

8 LES DEUX JOCRISSES,

N A N E T T E.

(*à part.*) Comme il est poli. (*haut.*) V'là qu j'men vas. Ça fait qu'j'irai z'un moment avec s't'ila que j'aime et qui attend les commissions sur la borne qui fait l'coin. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

J E R O M E, J O C R I S S E, *ainé.*

J O C R I S S E, *ainé; mystérieusement.*

PÈRE Jérôme.

J E R O M E.

Hein.

J O C R I S S E, *ainé.*

Père Jérôme.

J E R O M E.

Eh ben, quoi?

J O C R I S S E, *ainé.*

Vous n'comprenez pas?

J E R O M E.

Parguenne je l'donne à d'plus malins qu'nous.

J O C R I S S E, *ainé.*

Comment vous n'savez pas c'que j'viens vous dire?

J E R O M E.

Quand vous m'laurez t'expliqué, je l'comprendrai, si c'est compréhensible.

J O C R I S S E, *ainé.*

Père Jérôme, voulez-vous faire fortune?

J E R O M E.

J'veus ai déjà dit à queulle condition.

J O C R I S S E, *ainé.*

Eh ben si vous voulez y n'tient qu'à vous d'être mon associé, j'suis en train d'm'avancer, vous s'rez d'moqué dans tout, par c'que voyez-vous, comme on dit, quand les bœufs vont deux à deux, l'labourage en va mieux.

J E R O M E.

S'il s'agit d'labourage, j'sis vot homme, mon père en détachoit sur ce chapit là, et je jouais à la charrue comme les autres marmots jouont au sabot, quoi!

J O C R I S S E, *ainé.*

Ah! qu'vous êtes bouché, sauf vot respect, papa; j'vas m'expliquer d'une manière pus clairvoyante, j'veux vous insérer dans l'commerce.

J E R O M E.

JEROME, *ironiquement.*

Ah! vous vous adressez ben, ma fortune est hypothéquée sur les brouillards d'la Seine; et j'crois.....

JOCRISSE, aîné.

Écoutez-moi donc jusqu'au bout, esprit sans tête.

JEROME.

J'sis toute oreille.

JOCRISSE, aîné.

Air : *En quatre mots.*

Des commerçans voici quel est le tic,
En deux mots vous saurez le hic
De leur petit trafic..
On ne vend pas en boutique,
On court chez chaque pratique,
Dans tout le district;
Sur les moyens on n'est jamais bien stric.
Pour que l'or du public
Nous vienne ric à ric,
Tout passe dans notre alambic,
Jusqu'à de l'arsenic.

Air : *Du menuet d'Exaudet.*

Indigo,
Cacao,
Cassonade,
Sucres de toutes façons,
Souliers, bas et chaussons,
Poivre, sel et muscade,
Cuir de bœuf,
Draps d'Elbeuf,
Toile fine.
Huile, chandelle, savon,
Orge, blé, seigle, son,
Farine.
Liqueurs, bonbons et pralines,
Velours, filets et malines.
Bois flotté,
Bois coupé,
De la veille.
Bordeaux, Chipre, Frontignan,
En barrique ou bien en
Bouteille.
Bois, maisons,
Prés, vallon,
Ou terrasse.
Chaudière, église, château,
Métairie et troupeau,
Se vendent sur la place.
Sur ma foi,
Si la loi
Ne nous chasse,
Dans peu nous vendrons au cours,
L'Europe et ses faubourgs,
En masse.

V'là z'en quoi consiste mon entreprise, j'ai d'abord commencé par faire connoissance, avec l'épicier d'ici près, ous'que j'buvois la goutte tous les matins de rogomme. Y m'pré-tit des échantillons d'huile et de chandelles, j'les portis de boutique en boutique pour les vendre, j'attrapois par-ci, par-là, des complimens à la diable, finalement je terminai l'affaire, et je touchis l'courtage; mais v'là qui m'survint tous les courtiers qu'j'avois employés pour placer ma chandelle et mon huile, za qui il fallut graisser la patte, et y n'me resta pas un sol père Jérôme vaillant.

JÉRÔME, *se moquant.*

Peste v'là que j'dis un joli début.

JOCRISSE, *ainé.*

Oui mais, j'n'en restai pas là, je m'j't'ai dans les draps, et me v'là à la découverte pour un marchand d'étoffes, j'avois fait une affaire superbe à voir! Comme je portois une pièce de drap que j'avois vendu, pendant que j'étois a r'garder la parade sur le pont-aux-Changes. On me prénit mon draps sous l'bras sans m'en prévenir.

JÉRÔME.

Vous étiez alors dans d'beaux draps.

JOCRISSE, *ainé.*

Ah! dame père Jérôme tout n'est pas gain dans l'commerce... Mais pas si bête que d'me r'montrer ensuite à celui qui m'avoit confié son drap.

JÉRÔME.

Mais il semble à voir qu'vous êtes un peu fripon.

JOCRISSE, *ainé.*

Oh, dame, sans cela n'faut pas se mêler de l'état.

JÉRÔME.

Fort ben, après?

JOCRISSE, *ainé.*

Je m'suis fait marchand d'terres et d'maisons.

JÉRÔME.

Diable! c'est donner dans l'grand.

Air: De la belle fermière.

C'est prendre un fort bon parti,
Et j'admire vos entreprises:
Etes-vous bien assorti,
De ces sortes de marchandises?
Pour attirer le chaland,
Vous pouvez apparemment,
En homme sage, à chaque instant,
Montrer à vos confrères,
Des échantillons de vos terres.

JOCRISSE, *ainé.*

Pardine t'nez un queuq'z'un que j'n'ai pas besoin d'vous

nommer, a des terres à vendre dans le Poitou, j'me suis chargé de ste partie là, et comme tout un chaqu'un ne pourroit pas aller sur les lieux, v'là d'zéchauillons que j'porte de porte en porte. (*Il montre de petits paquets.*)

J E R O M E.

C'est y possible! (*Il regarde.*) Terre à prés, terre à bois, terre à légumes! peste! Camarade, vous v'là dans les terres du Poitou.

J O C R I S S E, aîné.

Comme vous voyez, mais comme mes courses me tuent, si vous voulez les partager, vous partagerez le profit.

J E R O M E, *à part.*

Le pauvre sot ne voit pas qu'on se moque de lui, rions en a notre tour. (*Haut.*) Eh! ben ça n'est pas de refus, et votre confidence, en amène une autre, vous saurez donc que je fais le commerce aussi moi.

J O C R I S S E, aîné.

Quoi, père Jérôme....

J E R O M E.

Oh! mon dieu, oui.

Air : On compteroit les diamans.

Mon état ne profitoit pas,
J'étois dans une peine extrême;
Pour sortir de cet embarras,
Je m'avisai d'un stratagème;
Las de vendre en détail des eaux,
Qui m'étoient toujours mal payées,
Je me suis mis à vendre en gros,
Les eaux de la Seine épurées.

Et dans ce moment-ci, j'ai une partie à vendre, peste! c'est de la meilleure qualité! (*à part.*) Voyons s'il donnera dans le godant.

J O C R I S S E, aîné.

Eh! ben mon ami, faut faire s't'affaire l'à: peut-on voir?

J E R O M E.

Pardi ça, va sans dire. (*Pendant l'aparté de Jocrisse, Jérôme va prendre une petite bouteille dans son buffet et la remplit à ses seaux.*)

J O C R I S S E aîné.

Mais quand j'y pense qu'est c'qui auroit dit que c'père Jérôme en étoit aussi. Ah! le commerce ne vaudra bientôt plus rien, tout l'monde s'en mêle.

J E R O M E.

T'nez v'là d'quoi faire voir aux chalans. (*à part.*) Oh!

le bon nigaud ! Ah ça tâchez de tirer un bon parti de cela.

J O C R I S S E aîné.

Combien voulez-vous ?

J E R O M E.

Oh dame, ça dépend ; faudra voir le cours de la place.

J O C R I S S E aîné.

C'est dit : ah ça pour cimenter un peu mieux not société, j'ai t'une proposition à vous faire de mariage.

J E R O M E.

Qu'est que ça veut dire ?

J O C R I S S E aîné.

Oui, j'suis d'une tendresse terrible pour vot fille, et si vous voulez....

J E R O M E, *à part.*

Il est bon l'à.... (*haut.*) Eh ben ça pourra s'arranger voisin, si vous faites ben ma commission.

J O C R I S S E aîné.

Eh ben puisque la terminaison du suplice de mon cœur est le prix de mon empressement à faire ça, pour que ça soit plutôt vite achevé, j'vas de c'pas louer z'un cabriolet z'a la cour des Fontaines, et courir comme un perdu dans les quatre coins de Paris pour montrer notre échantillon.

J E R O M E, *à part.*

Oh ! la drôle d'aventure ! Allez, mon homme, et ne vous laissez pas gourer.

J O C R I S S E.

Queuque niais ! A présent que me v'là vot associé, je n's'rai pas dupe comme je l'ai été dernièrement.

Air : Fidèle époux.

J'avois des noisettes divines,
Avec des marons excellens,
Et j'avois chargé deux voisines
De me découvrir des chalans,
Au théâtre, dans le parterre,
J'entends un jour du carillon,
Et j'apperçois une commère
Qui croquoit mon échantillon.

J E R O M E.

Laissez faire, je ne vous attraperai pas, moi.

J O C R I S S E aîné.

Au revoir beau père futur, apprêtez d'avance votre livraison et vot fille. Au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

JÉRÔME, seul.

J'crois que l'jeune homme n'est pas à moitié nigaud... ah ! il promet, il ira loin si ça continue.... Il a déjà une toilette qu'est un certificat des bonnes affaires qu'il a faites.... il loue un cabriolet aujourd'hui, demain il en aura p'tet un à lui ; et ben tout ça n'me tente pas.

Air : *N'faites pas tant vot enlarras.* (De la Pauvre Femme.)

Je préfère au bien mal acquis,
Mon honneur et mon indigence,
Si l'intriguant seul est admis
À vivre aisément dans la France,
Si chacun quittant son métier,
Se fait revendeur ou courtier ;
Si le frippon, pour s'enrichir,
Condamne le peuple à souffrir....
O mon Dieu ! (ter.) Qu'ça nous causera d'maux.

A l'eau, (bis.)

Va Jérôme il vaut mieux, à l'eau, (bis.)
Vivre honnête, et porter des seaux. (bis.)

Au marché, pour comble de maux,
Les vivres augmentent sans cesse,
Grace à nos commercans nouveaux,
La vertu seule est à la baisse,
Et moi je me ferois courtier !
Je prendrais cet affreux métier !
Ce peuple bon et généreux,
N'est-il pas assez malheureux ?
O mon Dieu ! (ter.) Peut-on ajouter à ces maux.

A l'eau. (bis.)

Va Jérôme il vaut mieux, à l'eau, (bis.)
Vivre honnête, et porter des seaux. (bis.)

Y peut z'allér chercher eune femme dans l'endroit zous que s'assemblent ses pareils, mais quant à ma Nanette, bernique ; ça fait quitte. Et si nous n'étions que nous deux, lui et elle sur la terre, le monde finiroit bientôt.

Air : *De la Croisée.*

Ce seroit un parti fort beau
Que je donnerois à ma fille,
Si jamais ce brigand nouveau
Étoit reçu dans ma famille :
Tous ces messieurs ont si beau jeu,
Que si la loi ne les traverse,
Des femmes ils feront dans peu,
Des objets de commerce.

Mais si plaît à dieu j'n'en serons pas réduits là. Pour ma fille, j'ons r'marqué qu'elle r'marquoit un p'tit commissionnaire du coin qui la r'marquoit itou, ça m'frait

plaisir que s'affaire là s'conclut, car c'est ben l'garçon l'pus loyal !...aussi il a ma confiance....quand j'ai pas l'temps d'porter ma marchandise moi-même cheux mes pratiques, j'lis dis comme ça, Jocrisse ! porte moi ste voie d'eau chez Mr. un tel...et il l'a porté comme j'li dis sans rien détourner à son profit, oui dea ! ah, dame ! c'est que v'là comme j'pense, moi, la probité est la richesse du pauvre, mais tiens le v'là, quoi donc qui m'veut ?

SCÈNE VI.

JEROME, JOCRISSE cadet, *entre en chantant.*

J E R O M E.

Eh ben, m'n'ami, comment est ce que ça va t'y ?

J O C R I S S E cadet.

Mais ça vat au mieux, monsieur Jérôme, et vous c'ment qu'vous portez-ti ?

J E R O M E.

Tu vois m'nami; eh ben, quoiqu'y a donc d'nouveau ? t'as l'air ben gay.

J O C R I S S E cadet.

Pardi moi, j'l'is toujours, et si l'ciel qui m'a fait pauvre ne m'avoit pas donné un tantinet de bonne himeur, tout s'rait d'un côté et rien de l'autre.

Air : En revenant d'Auvergne, ou de la Marmotte.

Soir et matin je chante, (*ter.*)
C'est mon unique bien,
Et mon ame contente, (*ter.*)
Ne se reproche rien.
Indigent, mais honnête,
Rien n'occupe ma tête.
Courtisant la fillette,
Chantant la chansonnette,
Gai, Coco ! (*ter.*)
C'est tous les jours la fête
Du petit mramot. (*bis.*)

(*Il danse pendant la ritournelle, Jérôme en fait autant.*)

J E R O M E.

Sa bonne humeur m'enchante,
Et sa gaité touchante,
Fait qu'aussitôt qu'il chante,
Je veux chanter aussi.
Quand on chante, je pense
Qu'il faut se mettre en danse,
Je marque la cadence,
Assez bien, dieu merci.

C'est ainsi que dans la vie,
La pauvreté s'oublie,
Et qu'la mélancolie
Fait place à la folie.
Gai, Coco! (ter.)
On doit porter envie
Au petit marmot! (ter.)

(Ils se remettent à danser.)

J O C R I S S E.

Mais vous ne s'avez pas ?

J É R O M E.

Non.

J O C R I S S E cadet.

Vous voyez ben c'paquet là ?

J É R O M E.

J'ai des yeux ptètre.

J O C R I S S E cadet.

Et ben, c'paquet là, c'n'est pas d'ces paquets. . . mais
c'est z'un paquet qui renferme ma fortune.

J É R O M E.

Si tû l'as trouvé m'n'ami, ça n't'appartient pas.

J O C R I S S E cadet.

Eh pardine, si j'lavois trouvé, je n'dirois pas qu'c'est à moi,
vous m'connoissez mieux j'espère, papa Jérôme. . . Pour
vous dire tout, c'est z'un cousin qui s'étoit chargé d'ar-
ranger la succession d'mon père dans mon pays, qu'est
mort depuis deux ans, qui m'envoye c'paquet là avec une
lettre par la poste que j'ai fait lire à un voisin, qui ren-
ferme tout c'qui me r'vient. C'est clair j'crois.

J É R O M E.

Oh mon amie, j'en suis bien aise ; eh ben, v'là d'quoi
r'établir.

J O C R I S S E cadet.

Air : *D'Arlequin afficheur.*

Oui, je voudrois me marier,
D'amour déjà mon cœur pétille,
Et je voudrois pour me lier,
Rencontrer une honnête fille.
C'te fille-là fra mon bonheur,
De l'épouser je s'rai ben aise,
Et j'laimerai de tout mon cœur,
Pourvu qu'elle me plaise.

J É R O M E.

Eh ben v'là qu'est parler ça. . . . Ah! ça, est-ce que
tu n'as pas jetté tes intentions qu'enque part ?

J O C R I S S E

Si fait ben, père Jérôme, et c'est au sujet de ça que j'viens
vous consulter.

JÉRÔME.

Parles, mon ami.

JOCRISSE cadet.

Vous avez t'eune fille, père Jérôme, jolie comme tout,

JÉRÔME.

Ah, ah, mon gaillard ! est-c'que vous auriez teune dé-mangeaison pour elle.

JOCRISSE cadet.

Quoique je ne sois qu'un vrai savoliard, pourquoi pas voisin, si j'étois capabe ?

JÉRÔME.

Eh ben, v'là de la franchise, j'aime ça merbleu, touches-là m'n'ami, il y a long-temps que j'm'suis t'aperçu d'ça, et ça m'fait plaisir.... Mais faut qu'ça en fasse itou à ma fille, car vois-tu.....

JOCRISSE cadet.

Oh ben, si n'tient qu'à ça, j'peux ben vous assurer qu'je n'lui suis point zodieux..... Mais faut que j'vous fasse eune ouverture qui change la thèse..... Y a dans c'paquet-là toute la succession d'mon père, et j'sommes deux frères ; mon aîné court z'après la fortune, et j'n'ai pas d'ses nouvelles.... Mais s'il r'venoit, faut z'y garder sa part, comme de jusse.

Air : De la petite poste de Paris.

De ce bien là j'ai la moitié,
 Mon frère aura l'autre moitié ;
 Je n'srai pas heureux à moitié,
 Si votre cœur est de moitié,
 Pour que j'en donne que la moitié,
 A celle-là qui s'ra ma moitié.

JÉRÔME.

Embrasse-moi, m'n'ami, j'aime mieux ce sentiment-là, que la fortune ; c'est ton cœur et non pas ta bourse qui f'ra l'bonheur d'ma fille.

JOCRISSE cadet.

V'là ben c'qualle me dit toujours.

JÉRÔME.

Ah ! tu es sûr qu'elle t'aime ?

JOCRISSE cadet.

Pardi !.... la preuve, c'est eune embrassade 'que j'y ai prise en passant pendant qu'vous n'y étiez pas ; en cachette dans la rue. Mais vous n'savez-pas, père Jérôme, j'viens d'avoir z'eune fière peur.

JÉRÔME.

Comment donc ça ?

JOCRISSE cadet.

Air : Notre mcunier chargé d'argent.

Avec mon paquet sous le bras,
Je revenois du coche :
Observant tout à chaque pas,
Du perron je m'approche ;
De tous côtés, on m'entouroit, on reluquoit,
Et mes poches et mon paquet,
S'tendrait à, voyez-vous, si on en croit l'histoire.
C'est bien pis, cent fois pis, que la forêt noire.

JÉRÔME.

Enfin y n't'est rien arrivé, pas vrai ?

JOCRISSE cadet.

Pasque j'ai pris mes précautions, et pis vous n'savez pas encore, une drôle d'avanture, avec un peu d'argent comptant que j'ai reçu du pays, j'voulois m'nipper un tant soit peu, à seule fin de paroître plus avenant.

Air : C'est le gros Thomas.

J'vas chez l'cordonnier,
J'trouve un magasin d'chandelle ;
J'vas cheux l'chapelier,
J'vois du sucre et d'la cannelle ;
J'vas chez un tailleur,
Y vend d'la liqueur ;
J'vas chez la lingère voisine,
Qui m'propose d'la farine.

On n'y connoît pus rien, et voyant que je ne pouvois pas m'habiller, j'veux t'aumoins me faire donner une colure, pas du tout.

V'là que l'pérutier
S'est fait marchand fruquier.

JÉRÔME.

Va, mon ami, ne rougis pas d'rester comme te v'là.

JOCRISSE.

Vous avez raison, j'resterai mis comme m'y'là, et j'n'en s'rai pas z'honteux.

Air : La vertu seule est la lumière.

Quand le crime avec insolence
Étale son lusc à nos yeux,
Le dénuement et l'indigence
Doivent plaire aux cœurs vertueux ;
Par un brigandage funeste,
Aisément on peut m'appauvrir,
Mais la conscience nous reste,
Et nul ne peut nous la ravir.

JÉRÔME.

C'est bien dit et bien pensé m'n'ami, mais quiens v'la ma

fille, j'sis pressé d'sortir, j'te laisse avec elle arranger tout ça. (*à part.*) V'là z'un gendre qui m'fra plus z'honneur que l'autre. (*En sortant il fait des signes d'intelligence à sa fille.*)

SCÈNE VII.

NANETTE, JOCRISSE cadet.

NANETTE.

Quoi qu'c'est donc?... mon père qui nous laisse tous seuls et qui m'fait des signes?...

JOCRISSE, cadet.

Air : *Du vaudeville des petits Savoyards.*

Comment ces signes-là, Nanette,
Ton cœur ne les devines pas !
Ecoutes, pour sortir d'embarras,
Du tendre amour la voix secrete,
Quoi tu ne comprends pas ? Eh bien,
Je vais t'en expliquer la cause,
Lorsque ton père en sortant ne dis rien,
Cela veut dire quelque chose.

NANETTE.

Me voilà bien plus avancée.

JOCRISSE, cadet.

Est-ce que ton cœur ne te dit pas ?...

NANETTE.

Oh ! n'faut pas toujours croire son cœur.

JOCRISSE, cadet.

Pourquoi donc ça ? Nanette, quand il nous conseille bien.

NANETTE.

C'est aut'chose ; mais mon père dit qu'l'amour est un mal.

JOCRISSE, cadet.

Oui , mais on dit que l'mariage est un bien.

NANETTE.

Air : *On dit que dans l'mariage.*

Que parles-tu d'mariage,
Pourquoi donc cet air tout joyeux ?
Je n'entends pas bien ton langage,
Ah ! de grace , expliques-toi mieux ?
Dam , dam , je ne sais rien,
De tout cet entretien,
Et je suis toujours prête à faire,
Ce que voudra (*ter.*) mon père.

JOCRISSE, cadet.

J'veux dire, Nanette, que ton père a ben voulu que j'tépousisse, que j'ai dans c'paquet-là d'quoi commencer un

établissement avec toi qui n'sra pas d'paille, que j'viendrai tout-à-l'heure causer là d'ssus, quand j'aurai fait z'une commission pour une Dame, qui d'meure ici près, au pont-aux-Choux. Garde moi ben ça, j'vas t'le reprendre sur les environs d'une demie-heure.

N A N E T T E.

Dépêche-toi.

J O C R I S S E, cadet.

J'vas m'serrer l'ventre avec mon mouchoir pour aller bride abattus.... Si tu m'permettois d'tembrasser? Ça m'rendroit pus lesse?

N A N E T T E s'avance.

Eh bien.

J O C R I S S E, cadet.

Ça fait ben du plaisir.... Adieu Nanette. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

N A N E T T E seule.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

I L n'a pas l'air impertinent
De c'biau monsieur, qui fait l'fendant,
Mais son gout est conforme au notre;
J'eûmes autant d'plaisir en secret,
A donner à l'un un soufflet,
Qu'à recevoir un baiser de l'autre.

(On entend des cris.)

Qu'est-ce donc que c'est que ce bruit-là. Ah! c'est mon butor... (Elle rit en le voyant entrer en veste.) Ah, ah, ah!

SCÈNE IX.

J O C R I S S E aîné, N A N E T T E.

N A N E T T E, riant.

C O M M E VOUS v'la lesse?

J O C R I S S E aîné.

Oui, riez, Mamzelle, c'est ben ridicule, pas vrai, c'est ben ridicule? C'est pourtant vot père qui m'avut ça.

Air : Monsieur de la Pallisse est mort.

Oui, Mamzelle, j'l'dis tout haut.
Vot père est un malhonnête ;
Qu'il revienne avec son eau,
J'vas ben lui laver la tête.

D'puis c'matin par cent détours,
Pour son intérêt je trote ;

(*Montrant qu'il est sans habit.*)

Si j'avais trotté deux jours,
Jes'rais r'venu sans culotte.

N A N E T T E, *riant.*

Mais, Monsieur, ah, ah, ah, ah, excusez moi, je n'peux pas m'empêcher de rire. Mais qu'est-ce donc qui vous est arrivé ?

J O C R I S S E aîné.

Air : Voyage, voyage, désormais qui voudra.

Pour faire sa maudite affaire,
J'avais pris un cabriolet ;
De mon échantillon d'eau claire,
Personne à la bourse n'vouloit.

J'ai parcouru la ville,
Ma peïn' fut inutile :
Enfin l'maudit cocher
N'veut plus marcher ;

A votre porte il me renverse,
Allons, m'dit-il qui me payra ?

C'ment... qui vous payra ?

Faut d'argent pour ça ?

Ah ! nous verrons ça,

Et s'l'habit que v'là,

Me décommag'ra,

Oui da,

Oui da,

Oui da.

Et v'là l'maudit cocher qui, voyant que je m'obstinois à ne pas le payer, pour de bonnes raisons, puisque j'navois pas l'sou, s'empare d'mon habit, et décampe en m'fichant le bonsoir. (*Pleurant.*) V'là une belle affaire ! L'habit qui n'est pas à moi ! Aussi . . . ça fait quitte, j'me retire et

Commerce, commerce,
Désormais qui voudra.

(*Nanette rit.*)

Si vous n'étiez pas l'objet d'mon cœur, comme j'vous arrangerois.....

SCÈNE X.

NANETTE, LES DEUX JOCRISSES.

JOCRISSE cadet.

EH ben Nanette.... qu'est-ce qui s'est donc passé ici ? On m'a dit....

NANETTE, *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, tu ne sais pas mon pauvre Jocrisse....

JOCRISSE aîné.

Aye ! elle sait mon nom.

NANETTE.

C'est Monsieur qui a tévu la dispute la plus farce avec un cocher....

JOCRISSE aîné.

Oh ! ben farce en effet.

JOCRISSE cadet.

Oh ! si c'est qu'ça j'la sais, l'cocher la contoît à tout l'monde. Est-ce que vot ch'père n'est pas encore revenu pour parler de not alliance ?

JOCRISSE aîné.

Qu'est-ce que c'est que vot alliance, Mosieu, c'est z'un d'nous deux qu'épouse ici ; mais c'est pas vous ; entendez vous ?

JOCRISSE cadet.

Qu'est ce que c'est donc que ce visage-là qui s'avise d'me disputer ma prétendue ?

JOCRISSE aîné.

Quoi que c'est, s'il vous plaît, que ste prétendue sur qui je prétendons avoir tous deux des prétentions.

(*Il prend un tabouret.*)

Air : *Vous aimeriez mon Aspasia.*

D'avoir cet objet plein de charme,
Mon cher, si vous êtes jaloux,
Il faut que la force des armes,
A l'instant décide entre nous.

JOCRISSE cadet.

Si tu me fâches, je t'assomme,
Ah ! nous allons voir beau jeu,
Tu verras que je suis un homme.
Qui ne recule pas au feu.

(*Il va pour lui donner un coup de ses crochets.*)

Tiens, pare stella.

NANETTE.

Mon cher Jocrisse, ne vous exposez pas pour afin de défendre un bien qui n's'ra jamais qu'à vous.

LES DEUX JOCRISSES.

Tu l'entends. . . Mon cher Jocrisse.

JOCRISSE, aîné.

Ainsi tu peux ben jeter z'ailleurs ton révolu, mon ami.

JOCRISSE, cadet.

Mais à moins qu'on n'mait changé du d'puis hier, c'est ben moi qu'est Jocrisse ptête ben.

JOCRISSE, aîné.

Laissez donc, Monsieur l'gausseux, à cause qu'on m'appelle ici sous un autre nom par un stratagème que j'vous dirai, je ne suis pas moins Jocrisse, et s'il faut des preuves.

JOCRISSE, cadet.

Eh ben, v'là t'y pas qui veut prendre mon nom à s't'-heure? . . . prouve donc tes preuves pour voir.

JOCRISSE, aîné.

Heureusement que j'ai t'un acte pour te fermer la bouche de naissance, comme quoi j'ai z'été baptisé Silvestre Jocrisse. (*Il tire un papier de son porte-feuille.*)

NANETTE.

Quoi que tous ces dires-là, veulent dire?

JOCRISSE cadet.

Quoi ! Silvestre Jocrisse ! L'fils à Baptiste Jocrisse, né natif de Charonne? . . .

JOCRISSE, aîné.

Jusse.

JOCRISSE, cadet, *lui saute au col.*

Eh ben mon frère, j'sis ton frère.

JOCRISSE, aîné, *tragiquement.*

Pas possible !

NANETTE, *pleurant.*

Queu reconnoissance attendrissante !

JOCRISSE, aîné.

Ah ça, mon frère, n'est-ce pas t'eune risée que tu viens faire, à seule fin de m'faire croire que t'es mon frère !

JOCRISSE, cadet.

Tiens, vois pustôt ste lettre de not cousin qui m'envoie l'estant d'la succession, pour partager avec toi, d'feu not ch'père qu'est mort.

JOCRISSE, aîné.

Ah ! mon ami, v'là z'eune lettre du quel il n'y a pas de doutes. Embrassons nous t'encore.

D U O, à l'octave l'un de l'autre.

Air : Pour héritage.

LES DEUX JOCRISSES.

Ah ! mon cher frère !
Combien je suis heureux !
Ce jour prospère
Met le comble à mes vœux :
Un destin trop fâcheux
T'éloigna de mes yeux,
Mais il est moins sévère,
Puisqu'il t'offre en ces lieux,
O mon cher frère !

N A N E T T E.

Ça m'arrache les larmes des yeux.

J O C R I S S E, cadet.

Ah ça, mon frère, queu métier que tu fais donc, pour
être vêtu comme un crassus ?

J O C R I S S E, aîné, *pleurant*.

N'm'en pale pas, mon ami, n'm'en pale pas.

N A N E T T E, *riant*.

Y vend d'l'eau en gros.

J O C R I S S E, aîné.

Oui, moquez vous d'moi ; j'l'avons mérité, mais si ça
m'arrive.....

J O C R I S S E, cadet.

Parlons un peu d'affaires ; qu'est-ce que sont devenues
les poules d'not tante que tu m'nais ?

J O C R I S S E, aîné.

Tiens, mon frère, la jeunesse fait bien des sottises, ne
déchire pas mon cœur à coups de reproches. J'te dirai tout...
y suffit de t'dire, pour le moment, qu'la succession vient z'au
mieux pour aller bien vite r'tirer z'un habit des mains du
cocher d'siaque que j'avois emprunté à mon maître qui
d'meure z'ici près pour une course qui m'la volé... Tu
comprends ça, pas vrai ?

J O C R I S S E, cadet.

Eh ben, m'n'ami, j'irons nous deux ensemble, ah ça ;
j'espère que ta flamme n'ira plus sur les brisées de mon ar-
deur.

J O C R I S S E, aîné.

Mon dieu, sois bien rassuré ? J'aurois t'y l'cœur assez
défigurable pour me mette sur les banquettes à l'endroit de la
celle dont cadet z'est épris.

N A N E T T E.

Eh ben, si j'avons r'fusé de vous embrasser eune fois,

quand vous vouliez tête mon z'amant, à s't'heure j'veulons vous embrasser deux fois, pas que vous êtes l'frère à cadet.

J O C R I S S E, aîné, *l'embrassant.*

Mamzelle, ça n'est pas moins un effet d'vot bon naturel à mon égard. (*On entend crier à l'eau.*)

J O C R I S S E, aîné.

Oh mon dieu! v'là l'père Jérôme; je n'veux pas l'attende, j'auais jamais l'courage d'le regarder z'en fasse, après l'tour qui m'a joué..... Adieu frère..... Tu viendras me rejoindre chez Monsieur Furet, qui demeure dans la porte-cochère en face, dont je suis domestique. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE XI.

NANETTE, JOCRISSE cadet.

NANETTE.

PARDI, faut convnir qu'v'là z'un miraque qu'est comme eune chose étrange, qu'la rencontre d'ton frère.

J O C R I S S E, cadet.

Tiens, Nanette, ste rencontre là, vois-tu, ça m'fait eune joie qu'j'en suis d'un contentement.....

SCÈNE XII, et dernière.

Les Pécédens; JÉROME, *ramenant Jocrisse aîné.*

J É R O M E.

Eh ben, M. Duperron, ousque vous courez donc comme ça, z'en vesse?

J O C R I S S E aîné.

Pardine, j'vas chercher mon habit.

NANETTE. (*bas à cadet.*)

Quoique mon père va dire quand il saura.....

J O C R I S S E cadet.

J'allons voir.

J É R O M E.

Eh ben, mon échantillon?

J O C R I S S E aîné.

Oui, ça fait du propre.

J É R O M E.

Air : Où s'en vont ces gais bergers.

Allons, sans tant de façons,
Vous conviendrez, j'espère,
Que si quelq'bons lurons
Imitoient ma manière,
Dans Paris bientôt tous les frippons
Ne feroient que de l'eauclaire.

J O C R I S S E cadet.

Papa Jérôme, pas de ces propos-là, et songez, sous vot respect, que vous parlez t'a mon frère.

J É R O M E.

Bah, tu veux rire, M. Duperron s'rait....

N A N E T T E.

Oh mon dieu oui, et son frère propre encore.

J O C R I S S E aîné.

Tenez, si je n'sis pas son frère, vous n'êtes pas l'père Jérôme; Jocrisse est mon vrai nom, pour l'aut..... psit.....

J É R O M E (à cadet.)

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Toi, le frère de ce vaurien,
En vérité c'est grand dommage,
Mon ami tu méritois bien,
D'avoir un aut'frère en partage,
Las de vendre de l'indigo,
Dont le commerce étoit funeste,
Croirois-tu bien que ce nigaud
A voulu broquenter sur l'eau.

J O C R I S S E aîné.

Mais l'échantillon me reste.

T O U S.

Mais l'échantillon lui reste.

N A N E T T E.

V'là ce que c'est que de faire l'commerce.

J É R O M E.

Oui l'commerce..... Comme tant d'autres.....

Air : *Des portraits à la mode.*

On voyoit jadis l'honnête commerçant,
Dans son magasin attendre le passant,
Et se contenter de gagner dix pour cent,
C'étoit l'ancienne méthode.

Aujourd'hui l'on voit, au milieu de Paris,
Mille scélérats, de notre sang nourris,
Accaparer tout, et centupler les prix,
Voilà le commerce à la mode.

J O C R I S S E, aîné.

Parlez pas d'ça. . . J'vous promets qu'vous n'm'y reprendrai pas.

J O C R I S S E, cadet.

Oui, père Jérôme, parlons d'not accordance, c'est un pus joli chapite. . . Pas vrai, Nanette.

N A N E T T E.

J'm'semblé qu't'as raison,

J É R O M E.

Eh ben soit : à demain la noce.

J O C R I S S E, aîné.

J'en serai.

J É R O M E.

Pourvu qu'vous teniez parole, en lâchant l'commerce.

V A U D E V I L L E.

Air : *De l'Allemande.*

J É R O M E.

Enfans, que ce beau jour
Couronne votre flamme,*(Montrant Jocrisse cadet.)*Que l'amour de ta femme
Soit payé de retour.
De s't'union-là,
Bientôt viendra,
Un marmot qui me charmera,
Quand ma famille s'accroîtra,
Mon bonheur doublera.

J O C R I S S E, cadet, à son frère.

Toi qui sais dans Paris,
Sur quel pied tout s'achette,
A la main de Nanette,
Pourrois-tu mettre un prix ?
De s't'union-là,
Bientôt naîtra,
Un marmot qui lui r'semblera.
L'amour que je ressens déjà,
C'moment le doublera.

N A N E T T E.

Epouser un courtier,
Est un'sottise étrange,
Il vous l'ra prendre l'change,
Et c'est ben du métier,
Quand s't'union-là
Lui déplaira,
Sur la place il vous laissera,*(Montrant Jocrisse cadet.)*Sur la place, avec c'mari-là,
Mon amour gagnera.

JOCRISSE, aîné.

Je renonce à l'instant
A mon ancien commerce,
Comme acteur j'en exerce
Un bien plus séduisant.
C'commerce-là
Honorera,
Le courtier qui l'entreprendra;
Un bruit flatteur, qu'il entendra,
Le récompensera.

Dès qu'un ouvrage est fait,
Au public je l'adresse,
On adopte la pièce,
Quand l'échantillon plaît.

Tous.

C'commerce-là,
Honorera,
Le courtier qui l'entreprendra;
Un bruit flatteur, qu'il entendra;
Le récompensera.
Dès qu'un ouvrage est fait,
Au public je l'adresse,
On adopte la pièce,
Quand l'échantillon plaît.

F I N.

